

Un bout de papier en feu surgit sous la pluie. Un tapis volant en flammes s'abîme en sifflant sur les pavés mouillés de la rue.

Le colonel met pied à terre et scrute le ciel, les rênes à la main. La bruine qui commençait à tomber quand il est entré dans la ville a cessé ; les nuages gris révèlent en se déchirant des plages de crépuscule d'un bleu profond. Dans un trou noir qui a été l'entrée d'une maison, le vent imite le son qu'on entend quand on plaque un coquillage contre son oreille.

La lueur d'une chandelle tremblote dans le ventre obscur des ruines bombardées. Que fait-elle là ? Un décret du gouverneur interdit de s'abriter dans ce genre d'endroit.

Le colonel attache son cheval à une rambarde et escalade pour pénétrer dans le bâtiment une falaise de briques arrachées par l'explosion. La fumée et les cendres en suspension lui indiquent que la bombe est tombée il y a peu. Quelques heures seulement, si son instinct pour ces choses-là ne le trompe pas.

Un wigwam de madriers fumants occupe presque tout l'espace étroit du premier étage ; le colonel doit longer le mur pour s'avancer dans la boutique – car cela semble avoir été une boutique –, surmontant précautionneusement des débris de bois humides et traîtres. Il sent une goutte de pluie sur son visage et lève les yeux pour apercevoir, hachurés par les moignons noircis des poutres, quelques lambeaux de nuages étincelants.

Une librairie. Trois des quatre immenses bibliothèques vitrées qui couvraient auparavant les murs gisent éventrées, leur contenu répandu sur le sol. La seule qui tienne encore debout penche maintenant vers l'arrière et semble à moitié enfoncée dans le mur. Ses panneaux vitrés se sont envolés, mais elle conserve encore quelques livres intacts sur ses étagères. Là où le plâtre s'est détaché, les murs latéraux laissent entrevoir l'ancienne maçonnerie.

Deux hommes sont en train de feuilleter les ouvrages demeurés sur les étagères. Ils lancent un coup d'oeil au colonel et, le temps de remarquer son uniforme, reposent les livres puis se dépêchent de sortir en jetant des regards furtifs derrière eux. Dans la ville abandonnée, le pillage est maintenant puni de pendaison.

Sous la lumière mourante, le colonel contemple les étranges volumes enfantés par cette destruction. Livres sans couverture. Couvertures sans livre. Livres de braise, livres réduits en amas de cendres humides et froides. Livres en lambeaux, criblés de trous, coupés en deux. Livres à la colonne vertébrale tordue, brisée. L'un d'eux gît transpercé par un éclat d'obus noir déchiqueté. Dans un coin sombre repose l'ensemble des volumes d'un atlas désuet, fondus en une seule masse carbonisée. Le lettrage doré de leur dos a survécu on ne sait comment à l'incendie et luit étrangement dans l'ombre.

Pourquoi le monde est-il ainsi fait, se demande le colonel, que tout ce qui est abîmé brille ?

Il fait un pas en avant ; son pied heurte un autre volume écartelé et privé de couverture. Les pages supérieures se soulèvent et redescendent au gré des bourrasques du vent du soir. Un énorme papillon de nuit tout gris, refermé sur sa mystérieuse âme de papillon.

Plus loin, là où le toit est encore intact, il découvre la source de la lumière qu'il a aperçue depuis la rue. Des chandelles partout, posées dans des appliques, plantées dans les crevasses et les trous de la maçonnerie.

Dans l'arrière-boutique, en pleine lumière, une jeune femme est accroupie au milieu d'un amoncellement d'éclats de bois dont elle ramasse et repose successivement les morceaux l'un après l'autre, à la recherche de quelque chose. Au-dessus d'elle, sur des fils tendus à travers la pièce, de grandes feuilles de papier vierge remuent dans le vent comme des lambeaux de voiles.

Tapi dans l'ombre, le colonel observe la jeune femme. Elle porte les vêtements d'un homme de métier : chemise usée, hauts-de-chausses, grossier tablier vert. Ses pâles cheveux roux sont noués dans le dos ; il aperçoit la mince colonne blanche de son cou. Une jeune fille, en vérité, et qui ne devrait pas rester seule en pleine nuit dans une ruine exposée telle que celle-ci. Il s'éclaircit la voix.

– Mademoiselle ? Ne vous alarmez pas. Je suis officier.

Elle lui répond sans surprise, ce qui montre bien qu'elle savait qu'il l'observait.

– Je vous ai vu entrer, dit-elle en se retournant. Enfin, disons plutôt que j'ai vu votre perruque. Le colonel rit, soulagé. Voici peut-être enfin quelqu'un, parmi toutes les personnes rencontrées dans ce pays arriéré,

avec qui il pourra parler. Il s'avance, satisfait du son élégant que produisent ses bottes neuves sur ce qui reste des lattes du plancher.

– Tout le monde se demande, dit-il, comment je parviens à rester impeccablement poudré au milieu d'un siège. La vérité, c'est que mon barbier est un grand passionné. Ni canon, ni mousquet, ni le plus horrible couteau à scalper ne parviendraient à lui saper le moral.

La jeune femme jette un bâton brisé sur la pile d'éclats de bois. Elle se lève, se tourne vers lui et l'étudie avec des yeux francs, bleu vert, qui trahissent sa jeunesse. Elle a le visage et les cheveux zébrés de poussière, le poignet droit enveloppé dans une bande de tissu blanc. Était-elle ici quand la bombe est tombée ? Pour la première fois depuis longtemps, le colonel cherche maladroitement ses mots.

– Je traversais la ville, j'ai rendez-vous avec le marquis. J'ai aperçu de la lumière et je me suis dit que je devais aller jeter un coup d'oeil. Saviez-vous qu'il y avait à l'instant deux maraudeurs dans la boutique ?

– Ce ne sont pas des maraudeurs, répond-elle. Ce sont de vieux clients. Tous les soirs, quand je ferme, ils restent là à regarder la vitrine.

Il est vaguement perturbé par la nonchalance de ses réactions à tout : la bombe, les intrus, lui. Cette rencontre ne se déroule pas tout à fait comme prévu.

– Je suis le colonel de Bougainville, déclare-t-il en soulevant son tricorne.

Mon nom semble l'impressionner, se dit-il. Ou mon titre. Elle l'examine de plus près.

– Vous avez écrit un livre, dit-elle.

– Oui, en effet, mais...

– Sur le calcul intégral.

Voilà du jamais vu, pense-t-il. Il est connu dans le pays pour ses exploits militaires, son amitié pour les Iroquois, ses conquêtes amoureuses. Il se demande lui-même parfois qui a écrit ce livre oublié sur lequel se trouve son nom.

– C'est vrai, avoue-t-il. Ne me dites pas que vous l'avez lu.

– J'en avais un exemplaire ici. Il est peut-être encore en un seul morceau, quelque part dans la boutique. J'ai tout de même étudié un peu le calcul. Dans le volume sept de la *Libraria technicum*, page deux cent trois.

– Vous avez appris toute une encyclopédie scientifique par coeur ?

– Non, juste le volume sept.

– Remarquable. Ce doit être affreux pour vous, ce qui est arrivé à la boutique de votre père.

– C'est ma boutique, répond-elle.

Bougainville esquisse un sourire méfiant. Ce ne serait pas la première cinglée qu'il rencontrerait depuis son arrivée dans la colonie. La guerre peut détruire les esprits aussi prestement que les édifices.

– Peu importe, vous ne devriez pas rester seule ici.

– Je ne le suis pas. Vous êtes là.

Il remarque qu'elle parle très bien le français. Il n'arrive pas à identifier son accent. Il y a quelque chose d'étrange dans son apparence, dans les reflets pâles et translucides de sa peau. Mais cette fille n'est pas folle, son instinct pour les êtres humains l'en assure. Et elle est plutôt jolie. À cheval dans les rues détrempées, il avait des pensées mornes et tristes comme les maisons désertes et carbonisées qui bordent le chemin. Il évalue la situation et décide de traîner un peu, histoire de prolonger cet interlude divertissant avant la lourde tâche qui l'attend : porter au marquis, une fois de plus, de mauvaises nouvelles sur les agissements des Anglais.

La jeune femme essuie sur son tablier ses mains noircies par le charbon, tire une chaise mais reste debout, comme si elle attendait la permission du colonel pour s'y asseoir.

– Il ne doit pas vous rester grand-chose à faire ici, dit Bougainville. La plupart des marchands ont fermé boutique et sont partis.

– C'est chez moi ici. Je n'ai nul autre endroit où aller.

Bougainville détache son ceinturon et l'accroche au dos de la chaise qui fait face à celle de la jeune femme.

– Puis-je ?

– Je vous en prie.

Il soulève les basques de son pourpoint de velours bleu, s'assied ; elle fait de même et lui décoche une autre salve provenant d'une direction inattendue.

– Aimez-vous lire, colonel ?

– Assurément.

– Quoi, par exemple ?

Il hausse les épaules.

– Un peu de tout, je suppose. J'apprécie particulièrement les récits de voyage. J'avoue que j'ai l'ambition, lorsque cette guerre sera finie, de visiter des contrées lointaines. Peut-être même de découvrir une île ou deux. Et vous, mademoiselle ? Les libraires lisent-ils leurs livres ?

– Autrefois, oui, dit-elle. Maintenant, la plupart d'entre eux deviendront du combustible, je suppose.

– Oui, on dirait que l'hiver va être froid, dit Bougainville. Je suis sûr qu'appartenant à la noblesse, vous n'êtes pas habituée aux rigueurs de ce genre.

Cela l'a surprise, remarque-t-il avec satisfaction. Encore une fois, son intuition se confirme.

– Ces choses se devinent aisément, mademoiselle, dit-il. Vous êtes très maîtresse de vous-même, il me semble, pour une si jeune femme. Et seule comme vous l'êtes ici, parmi toutes ces ruines.

– Pensez-vous que le siège sera bientôt fini, colonel ?

– Hélas, même mon barbier, sagace comme il l'est, ne peut répondre à cette question.

– Les gens à qui j'ai parlé récemment sont très démoralisés.

Ils pensent que ce n'est qu'une question de temps avant que les Anglais ne réussissent un assaut.

Ce n'est pas le genre de sujet qu'il aurait souhaité voir soulevé. Surtout par une jeune fille qui, de toute évidence, ne connaît rien à l'art de la guerre.

– Le temps, réplique-t-il avec un petit soupir de dérision. Oui, eh bien, le temps fait partie des choses que le vaillant major général Wolfe n'a plus beaucoup en réserve. Ses chances de faire de ce siège une victoire se flétrissent au même rythme que les feuilles des arbres. Bientôt ce sera l'hiver et s'il ne retire pas ses vaisseaux, ils seront gelés et écrasés par les glaces du fleuve. La falaise est son dernier espoir mais, ainsi que me le disait le marquis l'autre jour, nous n'irons pas jusqu'à supposer que l'ennemi a des ailes. Aux rares endroits où nous n'avons pas posté de sentinelles, les hauteurs sont imprenables : même les fermiers qui vivent à leurs abords l'affirment. Elles sont impossibles à escalader, surtout par des troupes chargées d'artillerie.

Le regard de la jeune femme soutient le sien un long moment.

– Ce n'est pas tout le monde qui croit cela, répond-elle. Il y en a qui disent que les Anglais vont prendre Québec et que, quand ils le feront, ce sera sûrement la fin du monde.

– Et que répondez-vous à ces superstitions idiotes ?

– Je leur dis que peu importe ce qui va se passer, ce sera la fin d'un monde. Et qu'un autre va commencer.

– À ce que je vois, votre sagesse dépasse vos années.

– J'ai eu de bons maîtres.

L'abolement frénétique et lointain d'un chien leur parvient depuis la rue qui s'obscurcit. Bougainville ne bronche pas, ne souhaitant pas se trahir, mais lorsque l'écho se tait enfin, il voit que sa main s'est portée vers le pommeau de son épée.

– Tout est si calme ce soir, dit la jeune femme. N'est-ce pas justement le genre de nuit où ils tenteraient un assaut ?

Se raille-t-elle de moi ? se demande-t-il. Puis il décide que la meilleure réponse demeure la plaisanterie.

– Quelle ironie ce serait. Je vois, mademoiselle, que vous avez lu quelques romans. Ou que vous le faisiez jusqu'à aujourd'hui.

– Il y a un livre que les bombes n'ont pas touché, dit-elle.

– Le volume sept ?

– Non, un autre livre. Un que je n'ai pas encore lu. Un livre que j'aimerais lire.

– Me voici intrigué, dit-il, sentant l'air froid de la nuit sur sa nuque. (Il frissonne, se penche vers la chaude lueur des bougies.) Pourquoi ne m'en parleriez-vous pas un peu, de ce livre idéal ? Je suis curieux de savoir quel genre d'ouvrage vous aimeriez lire.

– Cela prendrait toute la nuit, colonel. Je suis sûre que vous avez des obligations...

– Appelons cela un interrogatoire, alors, puisque je vous ai trouvée ici, une jeune femme seule, dans ce qui semble bien être une boutique abandonnée. Sans aucune preuve que vous êtes bien ce que vous dites. Elle sourit.

– Et qu’ai-je dit que j’étais ?

Bougainville inspire profondément, s’adosse sur sa chaise. Tout cela devient de plus en plus intéressant. Le petit ballet des pointes d’épée avant que le duel ne commence pour de bon.

– Allons. Je doute qu’il faille une nuit entière pour décrire un seul livre.

La jeune fille baisse les yeux, examine les paumes de ses mains.

– Ce n’est pas si simple. Il faudrait aussi que je vous parle des autres livres que ce livre aurait pu être. Et des livres qu’il n’est pas. Cela pourrait durer une éternité, vraiment.

Le colonel approche sa chaise.

– Commencez, je vous prie, et voyons où cela nous mènera.

Elle ferme les yeux.

– Bon. Je pense que chaque lecteur imagine ce livre différemment. Le mien est à peine plus grand qu’un livre de poche. Plus étroit.

Ses mains pâles tracent une forme dans l’obscurité.

– La couverture est en peau de phoque, teinte en vert foncé, et les pages...

Elle rapproche ses mains jusqu’à ce que ses paumes et le bout de ses doigts se touchent. Ses yeux s’ouvrent.

– Les pages sont très minces. Presque translucides, sans poids. Quand je ferme le livre, cela semble un scarabée qui replie ses ailes dans ses élytres.

– Vous avez donc des connaissances scientifiques. Pardonnez-moi. Continuez. Dites-moi ce qui arrive quand vous ouvrez le livre.

– Au début, je n’arrive pas à lire les mots. Le texte est comme une étroite porte noire. Cela pourrait être n’importe quel livre.

– Un traité, suggère Bougainville. Un ouvrage d’histoire.

– Ou un roman, dit la jeune fille. Je peux l’ouvrir n’importe où, même à la dernière page, et me trouver au début d’une histoire.

– Et où commencerez-vous cette fois-ci ?

Le regard de la jeune fille fait lentement le tour de la boutique en ruine.

– Cette fois-ci... Cette fois-ci, le livre s’ouvre sur un château merveilleux, avec des murs, des plafonds et des planchers de papier qu’il suffit de toucher du bout du doigt pour qu’ils se plient, se replient et glissent sur eux-mêmes. Il y a des roues de carton et, quand elles tournent, le décor change. Et des panneaux qui s’ouvrent en coulissant pour révéler des passages cachés qui mènent à d’autres pages. On peut s’y perdre...

– Et ce château merveilleux, a-t-il un nom ?

– Oui. Mais vous voyez ? Cela commence déjà.

– Quoi donc ?

– Si je veux vous parler du livre, je dois vous parler du château. Mais pour vous parler du château, je devrai commencer ailleurs.

– Et où cela ?

– Par un siège, comme celui-ci. Et une bataille.